



HAL
open science

Quand l'agriculture prend de la hauteur. Filmer au jardin potager sur le toit de la clinique Pasteur à Toulouse.

Olivier Bories, Jean-Pascal Fontorbes, Anne-Marie Granié

► To cite this version:

Olivier Bories, Jean-Pascal Fontorbes, Anne-Marie Granié. Quand l'agriculture prend de la hauteur. Filmer au jardin potager sur le toit de la clinique Pasteur à Toulouse.. *Vertigo: La Revue Électronique en Sciences de l'Environnement*, A paraître, Numéro spécial Colloque international UA&ET-2017, Coord. Bories O., Dumat C., Sochacki L., Aubry C., 2018. Les agricultures urbaines durables: un vecteur pour la transition écologique. hal-01816801v1

HAL Id: hal-01816801

<https://hal.science/hal-01816801v1>

Submitted on 15 Jun 2018 (v1), last revised 22 Feb 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand l'agriculture prend de la hauteur. Filmer au jardin potager sur le toit de la clinique Pasteur à Toulouse.

Auteur(s)

Olivier BORIES¹, Jean Pascal FONTORBES², Anne-Marie GRANIE³,

Maitre de conférences en Aménagement de l'espace, UMR CNRS 5193 Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires Dynamiques rurales (LISST DR).
olivier.bories@educagri.fr

Maitre de conférences HDR en cinéma, UMR CNRS 5193 LISST DR

Professeure émérite de sociologie, UMR CNRS 5193 LISST DR

Article soumis, en cours d'évaluation

Numéro spécial à paraître (fin 2018) Vertigo, revue électronique en sciences de l'environnement, Coord. Bories O., Dumat C., Sochacki L., Aubry C., 2018. Les agricultures urbaines durables : un vecteur pour la transition écologique. VERTIGO. Numéro spécial du colloque international UA&ET-2017.

Résumé

Avec la multiplication des opérations d'agriculture urbaine la ville se fait plus jardinée et plus fertile. Ces opérations se saisissent habituellement des espaces au sol épargnés par l'artificialisation. Certaines, plus étrangement, s'emparent de nouveaux terrains en sous sol ou sur les toits. Toutes nous montrent une nouvelle façon de fabriquer l'espace urbain, par la préservation de terres fertiles à terre et la conquête d'un nouveau foncier sous terre ou en hauteur. Si Paris est chef de file dans le soutien à ce type de projet agri-urbain innovants, c'est à Toulouse et sur la toiture d'un bâtiment de la clinique Pasteur qu'il y a le plus grand jardin potager suspendu français. C'est ce cas d'agriculture urbaine et cette étrangeté d'un morceau de campagne à la ville que nous avons étudié. Nous l'avons surtout filmé à plusieurs chercheurs et en interdisciplinarité dans le cadre d'un programme de recherche associant l'UMR LISST Dynamiques rurales et la clinique Pasteur. Dans ce travail de recherche et d'écriture filmique nous avons questionné l'espace. Nous nous sommes intéressés au rapprochement géographique de la ville et de la campagne, interrogeant la petite surface et l'agriculture de comblement, la frontière et l'hybridation spatiale, la circulation et la mobilité. Nous avons aussi montré le rapprochement social, celui des femmes et des hommes, soignants, personnels administratif et techniques qui jardinent là-haut. Ils s'y croisent, il s'y rencontrent. Ils y partagent le fantasme de la campagne et ils y trouvent l'occasion d'échanges d'émotions et de plaisir. Avec le film-recherche « Ascenseur pour le potager » nous proposons véritablement de rentrer dans l'expérience potagère et d'en rendre compte.

Abstract

With the proliferation of urban agriculture operations the city is more gardened and more fertile. These operations usually take up ground spaces spared by artificialization. Some, more strangely, seize new ground in the basement or on the roofs. All of them show us a new way of making urban space, by preserving fertile land and by conquering new land underground or at a height. If Paris is a leader in supporting this type of innovative agri-urban project, it is in Toulouse and on the roof of a building of the Pasteur Clinic that there is the largest French hanging garden. It is this case of urban agriculture and this strangeness of a piece of

countryside in the city that we studied. We have mainly filmed it to several researchers and interdisciplinary within the framework of a research program associating the UMR LISST Rural Dynamics and the Pasteur Clinic. In this work of research and filmic writing we questioned space. We focused on the geographic proximity of the city and the countryside, questioning the small area and the filling agriculture, the border and the spatial hybridization, the circulation and the mobility. We have also shown the social rapprochement, that of women and men, caregivers, administrative and technical staff who are gardening up there. They meet there, they meet there. They share the fantasy of the countryside and they find the opportunity to exchange emotions and pleasure. With the movie-search "Lift for the kitchen garden" we really propose to enter the kitchen experience and report on it.

Mots clés

Toit potager, fabrication agri-urbaine, écriture filmique, géographie et espaces, représentations sociales, émotions

Keywords

Vegetable roof, agri-urban production, film writing, geography and spaces, social representations, emotions

Introduction

« La ville au sens large est ainsi qu'on le veuille ou non un projet agricole et il convient d'imaginer, de proposer et d'anticiper dans cette transformation en cours et profonde les formes possibles d'une hybridation consciente entre ville et agriculture, en développant en d'autres termes les moyens d'un urbanisme agricole. » (Janin, 2017)

Les agricultures urbaines se développent dans ces grandes agglomérations où le lien de familiarité entre le citadin et l'agriculteur s'est estompé (Mendras, 1967). Elles réactivent l'utopie d'une autosuffisance alimentaire pour répondre aux besoins nourriciers d'une population urbaine qui s'accroît (FAO, 2009). Ces agricultures urbaines satisfont aussi un désir citadin croissant de nature (Bourdeau-Lepage et Vidal, 2012 ; Torre et Bourdeau-Lepage, 2013) de type agricole (Torre, 2012) et la possibilité d'un rapprochement concret avec une campagne fantasmée qui s'est éloignée à mesure que la ville s'est étalée. Ainsi les agricultures urbaines concourent à la fabrication d'une agglomération plus verte et plus fertile. La ville-campagne (Donadieu et Fleury, 2003) correspond à ce territoire « jardiné » qui se voit progressivement incrusté de terrains potagers et de plus grands espaces cultivés, pour la plupart maraichers (Duchemin et al., 2012). Ces agricultures urbaines favorisent la mise en place du projet agri-urbain où la ville et l'agriculture trouvent l'opportunité de se réinventer ensemble (Poulot, 2014). Elles prennent place dans l'organisation de la planification citadine des métropoles. Elles y sont un nouvel objet de la gouvernance territoriale à construire (Vidal et Fleury, 2009 ; Jarrige et al., 2009). Les agricultures urbaines organisent une alliance créatrice de formes urbaines en passe de devenir des icônes de la ville en transition (Terrin, 2013) ou de la ville viable (Mougeot, 2006). Elles sont les indicateurs d'une « agrarisation » (Erwein, 2014) de l'espace urbain qui s'oppose à l'idée « d'urbanité » (Lévy, 2013). La plupart de ces agricultures se développent sur les espaces ouverts (Banzo, 2015) qui existent encore au sol et qui sont épargnés par la mécanique de prédation et l'artificialisation des terres fertiles (Bories, 2015). Elles sont des fermes urbaines et des jardins collectifs installés dans les interstices de terres libres ou « vides » (Chalas, 2005) de la ville agglomérée. D'autres opérations d'agricultures urbaines qui sont innovantes trouvent

une place ailleurs pour se développer. Elles s’emparent d’autres terrains et ouvrent de nouvelles opportunités foncières. Ces opérations agricoles 2.0 s’installent dans les sous-sols mais aussi sur les toits, profitant entre autre d’innovations techniques relatives aux méthodes de cultures comme l’hydroponie, la bioponie, l’aquaponie ou l’aéroponie. En France comme ailleurs dans le monde les expériences de cultures et de productions sous terrains ou aériennes sont peu nombreuses et restent marginales. Elles sont des étrangetés à plusieurs niveaux. D’abord parce qu’elles s’installent en ville et au cœur d’un territoire aggloméré à vocation résidentielle et pas agricole. Ensuite parce qu’elles se saisissent de lieux non dédiés au départ à la culture et à la production. Enfin parce qu’elles présentent de nouvelles techniques qui permettent le passage du sol à un autre sol, le « hors sol ». Mais ces exceptions se multiplient. Elles se développent principalement en région parisienne. L’expérience la plus connue est celle du jardin potager installé sur le toit de l’institut des sciences et industries du vivant et de l’environnement AgroPariTech en collaboration avec l’association Topager. Elle s’intéresse à la conception de substrats de cultures. Les appels à projet « végétalisations innovantes » (Bled, 2015) et « parisculteurs » récemment lancés par la mairie de Paris ont permis par exemple l’installation d’un potager sur le toit des Galeries Lafayette en 2016 et peut être prochainement sur celui de l’opéra bastille. En région Rhône-Alpes c’est sur le toit terrasse du siège régional de Groupama en plein cœur de Lyon et en partenariat avec la marmite urbaine que poussent des variétés locales et anciennes de légumes choisies par le centre de ressources de botanique appliquée. Mais c’est à Toulouse et sur le toit de la clinique Pasteur que l’on trouve le plus grand jardin potager suspendu de France. C’est un cas d’agriculture urbaine que nous avons étudié et filmé à plusieurs chercheurs et en interdisciplinarité dans le cadre d’un programme de recherche associant l’UMR Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires Dynamiques rurales (LISST DR) et la clinique Pasteur. Dans cet article nous proposons de présenter notre travail pluridisciplinaire qui s’est intéressé avec l’écriture filmique au jardin potager comme outil réel et symbolique du rapprochement géographique de la ville et de la campagne, mais aussi du citadin avec l’agriculture. L’étude s’est également centrée sur l’observation et l’analyse des pratiques et des interactions sociales des différentes personnes qui jardinent là-haut, se focalisant sur les représentations individuelles et collectives pour comprendre le sens de leurs pratiques et s’apercevoir que le jardin potager organise aussi un voyage entre les émotions et le plaisir.

1. Le terrain de la recherche : la clinique pasteur

La clinique Pasteur est un établissement spécialisé en cardiologie et chirurgie cardiaque. C’est l’un des plus grand établissement de santé privé de l’agglomération toulousaine. La clinique compte 1300 employés et totalise 55000 hospitalisations par année. Cet établissement est situé au cœur de la métropole dans le centre urbain. En 2009 la clinique s’est engagée dans une démarche de développement durable. Aujourd’hui l’établissement détient deux certifications (ISO 14001 et EMAS) qui reconnaissent par évaluation la mise en place d’un système de management environnemental. La clinique Pasteur est une clinique qui se veut durable. C’est dans cette dynamique qu’est né le projet d’installer un jardin potager sur le toit. Ce projet est porté au départ par un ou plusieurs salariés désireux de pouvoir jardiner sur leur lieu de travail et pendant leur temps de pause ; s’extraire un temps de la réalité professionnelle. Le jardin potager permet d’envisager une pratique différente de l’espace de travail. Le projet est soutenu par la direction de l’établissement qui accorde une place très importante dans sa politique de gestion d’équipe à la promotion et à la valorisation des initiatives du personnel. Des employés ont par exemple transformé en 2015 les couloirs de l’établissement en galerie d’exposition pour faire entrer et partager l’art dans la clinique. Après la réalisation des études techniques de faisabilité, notamment pour garantir la portance

de la structure, le jardin potager est installé en 2014 sur le toit d'un bâtiment de cancérologie, réservé à l'ambulateur.

Figure 1

200 jardinières et 500 m² de surface potagère recouvrent cette toiture. Le jardin forme une ceinture potagère pas très épaisse qui circonscrit la partie centrale du toit occupée par les machines et les locaux techniques. Le toit est divisé en plusieurs secteurs ou « coins » selon l'exposition et les besoins d'ensoleillement des différents fruits et légumes cultivés. Il y a le coin des fraises à l'Est, celui des tomates au Sud, celui des haricots mais aussi celui des plantes aromatiques et des petits arbustes à fruits plus au Nord. C'est une « start up » toulousaine spécialisée dans les nouvelles pratiques agronomiques et les innovations en agriculture urbaine qui s'est occupée de la mise en place technique, qu'ils s'agissent des jardinières à cultiver ou du réseau d'arrosage automatique piloté par électrovanne. « Macadam Garden » continue à chaque début de saison potagère, en avril, d'assurer la plantation du jardin et l'accompagnement de la production (traitement des parasites, arrosage, fertilisation...). L'établissement et service d'aide par le travail (ESAT) du Razès qui travaillait déjà à l'entretien des espaces verts de la clinique, est aussi mobilisé les mercredis matin pour l'entretien du jardin potager. Le jardin permet de récolter plus de 400 kg/an de légumes et de fruits différents, des variétés anciennes dont profitent les cuisiniers de l'établissement, mais aussi les autres personnels à la cantine et des patients en chambre. Les patients n'ont pas accès au jardin potager car l'accompagnement par les infirmières est compliqué mais il est envisagé. La production n'est pas l'unique et principal objectif du jardin. Les jardins se construisent en effet comme des espaces polymorphes qui répondent à des fonctions diverses (Terrin, 2013). A Pasteur le jardin potager exprime le côté multifonctionnel de l'agriculture urbaine (Duvernoy et al., 2005 ; Duchemin et al., 2008). Il permet aussi et surtout d'organiser la rencontre sociale. Un club de jardinage s'est créé pour entretenir le potager et récolter les fruits et les légumes. Il est composé des différents personnels administratifs et soignants qui se réunissent tous les vendredis de la saison potagère qui s'étale d'avril à octobre. Après le temps d'entretien et de récolte ils partagent ensemble sur le toit leur repas de midi. Le jardin potager est aussi thérapeutique dans le sens où le jardin aide à soigner en mangeant mieux. La clinique Pasteur et ses soignants considèrent que l'aliment doit être le premier des soins à apporter aux patients. Comme nous le rappelle D. PON le directeur : « l'aliment c'est ici le premier médicament ». Ainsi on se rapproche de l'idée qu'avec le jardin potager « *l'hôpital cesse d'être un lieu où l'on est soigné pour devenir un lieu par lequel on est soigné* » (De Gunzbourg, 2015).

Figure 2

2. Le cadre théorique et méthodologique de la recherche : le film-recherche

Une des questions qui nous est posée au travers d'une forme d'agriculture en ville aujourd'hui : le potager de la clinique Pasteur, est celle de l'étude de cas. Comme l'écrit Howard S.Becker (2016) « *comment passe-t-on de la connaissance détaillée d'un cas à des idées plus générales sur le fonctionnement d'une société ou d'un de ses aspects ?* »

L'équipe pluridisciplinaire (géographie, audiovisuel et sociologie) que nous formons s'attache dans un premier temps à l'observation et à la rencontre des lieux, des femmes et des hommes qui les occupent. Tout ce que nous voyons et entendons est à prendre en compte dans un temps situé : celui du temps de l'observation. Nous allons rencontrer le terrain et être attentif aux questions qu'il nous pose. Cela revient à dire que la construction de notre raisonnement

sur l'agriculture en ville est dynamique et renvoie à la construction-compréhension de la réalité que nous avons sous nos yeux. Cette « activité intellectuelle » est véritablement pour nous l'activité de recherche qui n'est jamais épuisée puisque la vie, le social, l'espace, le temps sont toujours en mouvement. L'explication comme le dit Howard S.Becker (2016) se nourrit « *d'une quête d'éléments nouveaux (...) tels qu'on les découvre par une inspection minutieuse du détail de cas particuliers* ».

Nous nous mettons dans une posture d'observation de l'ordinaire, du quotidien. On s'embarque de fait dans la complexité (Morin, 2005) mais surtout on se donne les moyens de prendre en compte tout ce qui peut faire sens pour comprendre le cas étudié. On se place ainsi, un peu du côté de l'ethnographie de l'action.

« Observer la rue, de temps en temps, peut être avec un souci un peu systématique.

S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint Germain.

L'heure : sept heures du soir.

La date : 15 mai 1973.

Le temps : beau fixe.

Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable.

Sait-on voir ce qui est notable ? Y a t'il quelque chose qui nous frappe ?

Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement.

Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne. » (Perec, 1974, p.70)

Les géographes et les ethnologues nous ont appris l'intérêt de la description et de l'observation. Notre approche théorique et méthodologique se nourrit de cela. Mais notre posture ne se cantonne pas seulement à l'observation aussi fertile soit-elle ; nous y associons la « rencontre sociale » avec des jeux de hasard, de contingence, de rendez-vous conversationnels. Il s'agit pour nous de comprendre le sens des interactions sociales que nous a-percevons et celles dans lesquelles nous sommes impliqués. « *Pas question de prétendre à l'extériorité du chercheur, celui-ci acquiert d'emblée une place dans l'espace social indigène...* » (Piette, 1996)

Nous avons privilégié le fait d'établir la relation avec les personnels de la clinique. Nous sommes convaincus de la valeur heuristique de la posture compréhensive. Connaître et reconnaître les personnes observées et avec lesquelles nous avons eu des échanges, des conversations mais aussi se faire reconnaître. Partager des moments, des saveurs, des représentations du monde nous a conduit à partager l'objet méthodologique qui nous semblait le plus approprié à notre quête de sens : le film-recherche.

Mais pourquoi filmer ? D'abord parce que si nous tenons compte de tout ce que nous avons dit précédemment en prélevant les choses le film va nous les aider à mieux les comprendre, prendre de la distance, car nous faisons partie du champ social et que nous sommes dans les interactions sociales. L'audiovisuel (le film-recherche) nous permet de fixer les interactions et les pratiques des personnes qui sont dans le jardin potager, qui parlent du jardin potager, qui l'utilisent. En même temps par le biais de la caméra-œil, en référence à Dziga Vertov (1929), nous fixons nos propres représentations de la réalité observée. L'acte de filmer permet de recueillir des données, d'en rendre compte en présentant sous forme de récit filmique les représentations des pratiques sociales et plus largement ici des rapports au jardin potager en ville, de l'aliment, de la place de l'alimentation dans notre rapport au monde. Le film-recherche propose « *un cadre interprétatif permettant au spectateur de produire par lui-même sa propre compréhension de la circonstance observée...* » (Lallier, 2009)

Le film comme écriture de la recherche s'inscrit pour nous dans une approche compréhensive. Il fixe les situations, les paroles. Il nous permet de lire et d'interpréter le langage du corps, les lieux d'expressions et les rencontres. Il oblige à une écoute active, à une observation fine et à poser un regard sur le visible. En ce sens il revisite la description. Il convoque l'auto-socio-analyse (Bourdieu, 2004) comme cadre théorique d'une méthodologie rigoureuse. Pourquoi je cadre cela ? Comment ?... Ce qui conduit à réfléchir sur ce qui se trouve dans le champ et dans le hors-champ et renvoie à un argumentaire d'interprétation.

Avec le film nous fixons des représentations sociales de la réalité observée. Elles sont exprimées par les actrices et les acteurs de la situation et par les points de vue des chercheurs : ainsi l'écriture au montage propose une représentation du monde social. Ici nous donnons une représentation de l'agriculture sur le toit de la clinique, des gens qui y travaillent, s'y croisent et qui vivent un peu avec le potager. On rend compte des émotions qui font partie de la réalité et qui pourtant sont rarement prises en compte dans l'élaboration de la connaissance.

Le film permet l'adéquation entre l'objet et son écriture par la mise en vue du sensible et l'impression (au sens imprimer) de la diversité des émotions. Le parti pris que nous avons adopté a été de filmer au plus près les individus et les « choses » ; de travailler le mouvement et les déplacements dans l'espace étudié. En filmant nous rentrons véritablement à l'intérieur de l'expérience. Nous avons filmé de façon « buissonnière » ; c'est à dire que les images et les sons sont prélevés et produits dans la déambulation, au fil des jours, des pratiques et des interventions des différents actrices et acteurs jardiniers.

Figure 3

Filmer avec les gens, avec les lieux c'est s'aventurer vers des formes de connaissances moins conventionnelles ; se laisser surprendre, enregistrer ce qui surgit et que nous interpréterons par la suite. L'analyse des images et des sons nous permet d'accéder à diverses connaissances des situations que nous interpréterons in fine par les choix opérés au montage, en lien avec notre questionnement de départ et qui constitue ainsi des constructions de réponses qui nourrissent une forme de connaissance : la représentation par le film : écriture des chercheurs de la réalité étudiée. Nos rapports avec l'objet et les sujets de l'étude ne sont jamais tout à fait les mêmes. Le jardin potager sur le toit de la clinique Pasteur n'est pas un objet ordinaire. Il bouscule notre vision de l'agriculture, du maraichage. Nous avons opéré des familiarités avec l'objet par des lectures sur l'agriculture en ville (cf. supra) et par des visites sur site. Tout cela enrichi par la configuration de notre équipe pluridisciplinaire. Mais surtout nous avons construit une relation de réciprocité dans la reconnaissance (sans laquelle rien n'est possible) avec les personnels de la clinique Pasteur directement impliqués dans la dynamique du jardin potager ; dès lors que nous avons obtenu l'accord de principe auprès du directeur de faire une étude avec des images et des sons. Pour nous c'est encore une histoire de rencontre : « *il n'y a pas de film possible sans rencontre...* » (Fontorbes, 2013). Chacun a pu trouver sa place dans le processus, nous étions dans une intercompréhension réciproque et égalitaire. Le film-recherche était tout aussi important pour celles et ceux de la clinique Pasteur que pour nous. Les systèmes de référence des filmés et les nôtres étaient proches. Nous voulions les un(e)s et les autres donner à voir ce que nous faisons et qui faisait sens en terme d'innovation : le potager en ville par et pour la clinique, le film comme écriture de la recherche effectuée sur ce sujet.

Nous avons conduit des entretiens conversationnels (Granié, 2005) auprès des personnels de la clinique : médecins, infirmières, personnels administratifs, cuisiniers...et auprès d'intervenants extérieurs qui participent à l'accompagnement technique : l'ESAT et Macadam Garden. Tous ces échanges ont été précieux pour la construction du film et pour la compréhension de cette singulière expérience. « *Tout cela est bien éloigné des théories*

abstraites que tant de chercheurs voudraient produire. Eh bien oui. Cela ne va pas très bien comme ça. Il me semble que l'important se situe un peu plus près du sol, là où les individus font des choses ensemble, créant ce que nous appelons (...) une « structure sociale » ou une « organisation » alors que leur action ne consistent qu'à trouver des moyens de coopérer au jour le jour, de façon terre à terre, pour vivre leur vie » (H. S.Becker, 2016). A la manière d'Howard S.Becker nous aussi nous « aimons réfléchir » près du terrain, en le filmant, en ayant le sentiment que moins de choses nous échappent.

3. Les résultats de la recherche

Nous présentons nos résultats de recherche en deux parties : la première est plus centrée sur des questions d'espaces, la seconde sur les formes sociales. Les deux sont articulées et rendent compte des différents regards disciplinaires.

3.1. Histoires de rapprochements

Le film-recherche « ascenseur pour le potager »¹ nous parle de géographie et d'espace. Il montre le rapprochement concret mais aussi idéal des mondes. C'est celui de la ville et de la campagne. Et plus qu'un rapprochement qui signifierait une simple juxtaposition de terrains urbanisés et cultivés, le film nous donne à voir une alliance d'espaces en construction (Jaillet, 2015). Il met en images et en sons ce dialogue agri-urbain entre des espaces déjà construits et d'autres nouvellement jardinés. Ce dialogue repose sur une imbrication complexe en ce sens qu'il ne s'opère pas uniquement à terre. Dans ce cas de potager suspendu, la fabrication de la ville fertile ne se fait pas sur un seul niveau et uniquement au sol. Elle se fait aussi « hors sol » et sur un toit à la clinique Pasteur. La fabrication de la ville jardinée procède ici davantage d'un jeu de plans qui montre une mécanique de superposition. Cette opération d'agriculture urbaine montre que la ville se jardine différemment, à une autre hauteur. Cette agriculture urbaine bouleverse d'une certaine manière notre façon d'imaginer la mosaïque d'espaces et de penser classiquement la géographie d'un lieu par le type d'occupation du sol au sol. Un même terrain en ville peut être « résidentiel » au premier étage et « cultivé » au dernier. Il faut désormais envisager la combinaison et l'articulation foncière dans l'étagement et dans une double dimension, à la fois horizontale et verticale.

Quand le film nous parle de géographie et d'espace il montre aussi le type et la petite taille du terrain cultivé. Ici on n'utilise pas le mot parcelles mais celui de jardinières. Le film nous parle alors d'échelles (Blanc, 2013). La surface jardinée n'est jamais immense comme le sont en campagne aujourd'hui les terres de l'agriculture intensive. Dans ce cas l'espace cultivé correspond à la dimension de la toiture où sont disposées les jardinières, mais pas à son entièreté. Cette opération d'agriculture urbaine se saisit et se loge comme beaucoup d'autres dans les interstices, ici du toit. C'est une agriculture de comblement des petits espaces vides qui renvoie à une étrangeté du lieu jardiné en ville. D'ailleurs l'opération est qualifiée de « potagère ». Le potager n'est jamais un terrain bien grand. Il est traditionnellement à la campagne, ce petit coin de production, situé non loin de la ferme qui satisfait à l'autosuffisance alimentaire de la famille. Ici la petite taille du terrain cultivé est particulièrement signifiante. Avec ce jardin potager de petite taille on retrouve d'une certaine manière la proximité avec une agriculture à taille humaine, de surcroît maraîchère. C'est celle d'autrefois, qui appelle le souvenir des pratiques traditionnelles et la nostalgie d'une époque

¹ Nous remercions **Jean-Michel CAZENAVE**, chargé de projet en audiovisuel / LISST-Dynamiques rurales pour les sons et le montage du film

et de ses savoirs faire. C'est parce que l'espace cultivé est petit qu'il organise ce rapprochement idéal avec la campagne. Nous mesurons toute la portée imaginaire et symbolique du jardin (Younes, 2005).

Le film nous parle encore de géographie et de frontières. Il montre comment s'opère en ville une rencontre avec la campagne. Il donne à voir une interpénétration des espaces et révèle une perméabilité plus grande des territoires et des catégories spatiales. Il s'intéresse à la transgression des limites géographiques, à la construction des alliances spatiales, à l'interpénétration des espaces. L'agriculture urbaine provoque une nouvelle forme d'hybridation et brouille un peu plus les frontières. Il n'existe définitivement plus la ville d'un côté et la campagne de l'autre avec entre les deux un tiers espace (Vannier, 2000), périurbain. Nous savons que la ville rentre à la campagne depuis longtemps. C'est « l'urbanification » des campagnes dont parle P. Donadieu (1998). Mais nous constatons qu'aujourd'hui la campagne rentre aussi dans la ville. Certains parlent de « *ruralification* » (Bories, 2015) pour désigner l'insertion de l'activité agricole dans un espace qui ne lui est pas dédié et peut-être à des modes de pensée empruntés au monde rural. Alors que J. Lévy nous parle « *d'urbanité* » (2013) et de « *périphérisation de l'urbain* » (2014) le film nous raconte avec cette opération d'agriculture urbaine la façon dont elle agit sur la fabrication d'une ville peut être un peu moins urbaine, plus hybride, agri-urbaine, à la fois résidentielle mais aussi plus jardinée.

Quand le film nous parle de géographie et de frontières il donne à voir aussi le jardin potager comme une passerelle entre l'intérieur, l'établissement de santé, et l'extérieur, la ville. L'idée est celle exprimée par T. Theys (2015) : « *de concevoir le jardin comme une lisière vivante entre la ville et l'établissement de santé, entre le dehors et le dedans, permettant un passage plus aisé d'un univers à l'autre* ». Car l'établissement de santé qui s'est érigé en enclave urbaine (Theys, 2015) est un lieu clos. On parle souvent d'enceinte hospitalière. Il est celui de l'enfermement et du contact avec la maladie, pour certains avec l'idée de la fin de vie. En guise de parenthèse il faut remarquer ici, toute la force de la symbolique et le paradoxe. Le jardin potager est à la clinique un terrain de vie, un espace où se cultive le vivant, un lieu de la naissance. Quand il rentre à l'hôpital le patient ou le visiteur est d'emblée immergé dans le soin. Aucun n'y trouve l'opportunité de s'aventurer dans ce qui pourrait être un pas vers l'extérieur, même de façon idéale. A la clinique Pasteur le lien du patient avec le jardin n'est pas physique puisqu'il ne s'y rend pas. Il est fantasmé et s'établit par l'assiette et le repas. Le jardin potager est donc pour la clinique une occasion d'ouvrir des portes pour permettre les échanges entre des entités, urbaine et médicale, qui coexistent côte à côte mais ne se regardent pas ou peu. Le jardin organise une continuité de passages « dedans-dehors » entre des lieux. Cette continuité de passage s'opère aussi entre les hommes. Car le jardin potager est visité, par des élèves des écoles primaires voisines, par des étudiants en formation d'ingénieurs-agronomes ou par des habitants du quartier lors de journées portes ouvertes. Alors c'est le citoyen valide qui franchit l'enceinte hospitalière et qui opère à son tour le contact et la connexion avec ce dehors qui entre dedans. L'hôpital devient ainsi un lieu d'hospitalité.

D'ailleurs quand le film nous parle de géographie et de frontières il nous parle aussi inévitablement de géographie et de circulations. Les images et les sons enregistrent ici des mouvements. La mobilité n'est pas celle quotidienne domicile-travail étudiée en géographie dans le cadre de l'analyse des dynamiques résidentielles périurbaines notamment. Mais il s'agit bien aussi du mouvement réalisé, c'est-à-dire du déplacement des personnes ou/et des biens, dans ce cas au sein du lieu de travail. Au jardin potager de la clinique Pasteur les mouvements concernent les personnels mais pas seulement. Ils sont aussi ceux des fruits et des légumes cultivés sur le toit. Quand les uns montent pour jardiner, les autres descendent

pour se faire cuisiner. La circulation, habituellement imaginée à l'horizontale, se fait ici plutôt verticale, avec l'ascenseur qui tient un rôle central dans les mobilités et les trajets de chacun. Ces mobilités conduisent d'ailleurs principalement à des croisements. Et à l'image d'un panneau de la circulation routière, ici le tableau des consignes organise l'intersection et les sens des passages. Car les différent(e)s actrices et acteurs ne se rendent pas au jardin au même moment. Leurs rencontres ne sont donc pas physiques. Elle est imaginée et se fait autour de ce tableau des consignes de jardinage qui permet la circulation des renseignements sur les tâches réalisées par les uns aujourd'hui et restantes à faire par les autres le lendemain. Si le jardin potager génère ce type de déplacement et de croisements il provoque aussi l'arrêt. Il est dans ce cas un point de fixation et de ralliement où s'établie véritablement la rencontre physique. C'est la rencontre des membres du club de jardinage le vendredi. Alors le vendredi sur le toit le rapprochement n'est plus de type géographique. Il ne concerne plus la ville et la campagne, c'est un rapprochement social. C'est le rapprochement des femmes et des hommes, soignants, personnels techniques et administratifs, retraités aussi, qui ensemble jardinent là-haut et partagent un moment de convivialité, surtout des émotions et du plaisir à se rapprocher de la campagne.

3.2. *Voyage à travers les émotions et le plaisir*

Le film-recherche que nous avons réalisé fixe une configuration dynamique d'individus en interactions et en contact permanent ou épisodique avec le jardin potager. Qu'est ce qui rend possible cette co-construction sociale qui se déroule sous nos yeux ? Nous proposons comme interprétation au vu de la représentation de la réalité filmée que ce sont des sentiments qui animent cette forme de vie sociale. Sentiment de plaisir « à s'occuper » du potager, sentiment de partage d'un même intérêt avec des collègues, sentiment « de jardiner » comme à la campagne. Les relations qui se nouent autour de cette activité nous donnent à voir de la joie, de la détente, des « coopérations particulières ». Si l'organisation est une création sociale selon Michel Crozier et Herard Friedberg (1977) que l'on peut analyser au plan technique, organisationnel, environnemental ; nous montrons avec le film la part du sensible, de l'humain rarement pris en compte dans les analyses. Ici, les différentes actrices et acteurs nous montrent comment « on prend soin » du potager comme on prend soin du « patient », du malade en fin de vie. La caméra saisie les attentions qui sont porté aux plantes, aux légumes. Les interactions sont visibles au travers des gestes et des regards. En même temps on prend du plaisir, les mimiques du visage sont éloquentes ; les sourires nous rendent compte du vécu et des émotions partagées. Le cuisinier et son second montrent et disent trouver plaisir à travailler des produits frais qu'eux-mêmes surveillent, choisissent et récoltent parfois. Cette symbolique du plaisir est structurante de l'action et de la forme sociale de ce groupe. La place que les images et les sons donnent à ces sentiments sont une richesse pour l'interprétation. Avec le film nous proposons un regard sur ces femmes et ces hommes actrices et acteurs sur leur lieu de travail et porteur d'une vision de la société. C'est en quelque sorte des « valeurs d'intimités » que nous avons prélevées et qui augurent de surprises dans un contexte si particulier. Quelle place donner aux émotions partagées pour comprendre ce qui se déroule devant nous et devant la caméra ? Le film a cette capacité de mettre « l'œil » et « l'oreille » sur la subjectivité comme un des leviers de l'action. La part visible de chacun ne nous échappe pas. « *En vérité les émotions et les sentiments tissent un réseau complexe d'interactions avec les réalités sociales, les institutions et les rituels.* » (Costa-Lascoux, 2016). L'équipe du jardin sur le toit de la clinique Pasteur nous montre cela. Le déjeuner pris en commun le jour de l'atelier potager dans la bonne humeur et dans la complicité en témoignent. Ici une recette de cuisine vient confirmer la force du rituel. Avec le film on ne perd pas de vue le monde du travail : la clinique ; mais on montre que l'on peut aussi vivre

autrement le monde du travail par le biais de l'atelier. Le film permet de montrer et de raconter l'histoire du potager. C'est d'abord l'image de l'ascenseur qui monte, qui nous conduit sur le toit de la clinique où se situe le potager. C'est une manière originale de mouvement et de perception qui nous conduit jusqu'à l'espace étudié. En montant et en montrant ainsi on produit de l'émotion, une surprise. Les faits que nous filmons sont porteurs de sens. Ce que nous apprennent les neurosciences c'est que : « *si nous faisons des gestes c'est parce que notre cerveau est en action* » (Monnin et Monnin, 2016). L'image au plus près des individus, de leurs mains, de leurs visages rend compte des places, des pratiques et des vécus dans cet espace particulier du potager sur le toit. Lorsque le cuisinier mange la fraise, nous avons presque le goût de la fraise à la bouche. On peut dire que nous faisons des « images chaudes » en ce sens qu'elles portent en elles des moments de vie de cet espace. Nous prenons le parti d'affirmer que la compréhension, le questionnement des situations passe par les émotions. Le cinéma prend au sérieux les émotions sans lesquelles l'interprétation serait incomplète : « *Toutes nos pensées renferment des contenus émotionnels et notre pensée rationnelle est profondément imprégnée de nos émotions* » (A. Balint Kovacs, 2017).

Les sons d'en haut, les bruits d'en bas contribuent à rendre compte de la représentation du potager sur le toit. Les bruits des machines (souffleries), des voitures dans la rue, des avions dans le ciel ; les sons des mains qui écartent les feuilles, qui enlèvent les gourmands, qui ratissent la terre, le son de l'eau qui sort de l'arrosoir nous en disent long sur le potager. Les émotions et les plaisirs s'entrechoquent. Nous n'avons pas besoin d'enregistrer un commentaire pour comprendre la symphonie du jardin. C'est aussi cela la force du cinéma : nous faire entrer dans le paysage sonore du jardin.

Le film rend compte d'une histoire de rapport et de partage avec la nature, ici plus forte que tout ce qui l'entoure. On peut y voir une quête de ressourcement : « j'ai retrouvé un jardin que je croyais avoir perdu en arrivant en ville » nous dit un médecin rencontré lors des entretiens conversationnels de la pré-enquête exploratoire. Ce locuteur nous dit un peu plus tard dans ce même entretien conversationnel : « je retrouve mon assiette à la cantine, je reconnais les légumes ». Le club de jardinage est composé de personnel qui chacun à sa manière retrouve un peu de campagne dans la ville, et pas n'importe où, sur le toit de leur lieu de travail. Ce désir de ruralité est visible dans les manières de faire le jardin. La caméra enregistre et fixe les corps en action, courbés vers la terre, vers les légumes, les plantes. Les gestes sont précis et précieux. Ils font sens pour qui sait regarder. Que l'on échange des mots avec d'autres ou que l'on en échange pas, le langage des corps nous livre le plaisir que les personnes ont à s'occuper du potager, à faire pousser des salades. Le geste est un marqueur d'une culture partagée (Le Breton, 2004) que les chercheurs filmeurs ont choisi de montrer sous plusieurs angles. Cette culture exprimée dans l'interaction est filmée dans le mouvement. C'est une symbolique corporelle qui nous montre un rapport au monde, un rapport à la terre, un rapport à l'autre. La campagne est un peu retrouvée. Ici elle agit comme un stimulateur de bien-être. Le vendredi est le jour du rendez-vous, près du « vert », dans le partage et pour produire ici et autrement.

Le film permet de voir et de comprendre l'expérience de cette agriculture urbaine comme un voyage paysager. La caméra et le son suivent les déplacements dans cet espace et nous indiquent les différents paysages d'en bas et d'en haut de la clinique (on considère comme paysage tout ce qui entoure les personnels de la clinique dans leur travail et leur déplacement). Le voyage paysager montre les contrastes : en bas paysage visuel et sonore urbain, paysage spécifique du lieu de travail formé par les longs couloirs, les portes qui claquent, les lits qui roulent, les bruits des appareils de soins ; en haut paysage ouvert sur le ciel et sur le jardin potager et décor de toitures des alentours. Ces voyages paysagers sont rythmés par l'ascenseur qui par l'écriture filmique apparaît comme un élément central des

déplacements. On agit dans cette spatialité. L'ascenseur prend une grande place dans l'espace narratif dans le sens où : « *il est un cadre pour l'action, il n'a de sens que par l'action* » (Lévy, 2015). Les personnels qui fréquentent le jardin prennent l'ascenseur. Ce sont des acteurs qui font avec l'espace des amoureux du paysage nature dans lequel ils se sentent près de la terre. Ce sont des voyages réels et fortement symboliques du plaisir.

Le film recherche capte cette réalité qui sans micro et sans caméra serait oubliée voire perdue. Or elle est essentielle pour tenter de comprendre cette expérience singulière du potager sur le toit de la clinique et plus largement les appels que fait la ville à la campagne agricole pour lui redonner autrement une place qu'elle lui a prise et qui apparaît aujourd'hui importante dans nos équilibres, visuels, sensoriels et alimentaires.

4. Eléments de conclusion

Au vue de cette expérience singulière que nous venons de vivre et que nous avons fixée sur la pellicule et selon notre connaissance des autres formes de jardins en ville, qu'ils soient en haut ou en bas, on peut imaginer un développement de l'agriculture urbaine et une insertion à venir plus importante de la campagne dans la ville avec la limite des contraintes imposées par la rareté foncière et la croissance démographique urbaine. On note cependant la force de l'engagement citoyen entretenu par un besoin de qualité alimentaire croissant, ainsi que le désir urbain d'une proximité avec la campagne et le rapport presque viscéral avec la terre nourricière. Alors comment et jusqu'où la force sociale rencontrée dans ce cas particulier peut-elle se jouer et s'affranchir des contraintes spatiales ? Si la fabrication urbaine s'est beaucoup attachée à la mixité sociale, elle devra demain aussi questionner la construction de la mixité spatiale

Le potager sur le toit de la clinique propose la transformation d'un espace bétonné entouré de tuyaux. Les jardinières de fruits, de légumes et de plantes aromatiques s'imposent à la caméra qui sait les regarder, les écouter et en donner une représentation. Magie de l'innovation, de la campagne en ville et du film qui nous la montre en train de vivre. Et des balcons d'en face on regarde ces jardins comme un ressourcement et un demain possible !

Remerciements

Nous remercions **Jean-Michel CAZENAVE**, chargé de projet en audiovisuel / LISST-Dynamiques rurales pour les sons et le montage du film

Références

Balint Kovacs, A., 2017, Emotion et cognition au cinéma : une perspective cognitiviste pour l'interprétation, in M. Barnier, I. Le Corff, N. Moussaoui (Dir.) *Penser les émotions*, L'harmattan, Paris.

Banzo, M., 2015, L'espace ouvert pour recomposer avec la matérialité de l'espace urbain », *Journal of Urban Research*, Special issue 6, [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/articulo/2708> ; DOI : 10.4000/articulo.2708

Barreau, D., 2014, Agir pour l'agriculture : Nantes Métropole, *Revue Pour*, 4 (224), pp. 351-360

Blanc, N., 2013, A quelles échelles jardiner la ville ?, jardins en ville, villes en jardin (Dir. JJ. Terrin), Parentèses, pp. 246-259

Bled, J.O., 2015, L'appel à projet « végétalisation innovantes à Paris, *Revue Pour*, 4 (224), pp. 371-379

Bories, O., 2015, Filmer l'artificialisation d'une terre agricole périurbaine. Observer et analyser le changement d'affectation spatiale, la transformation paysagère et les jeux d'acteurs, *Revue en ligne Projet de Paysage*, URL : <http://www.projetsdepaysage.fr>

Bories, O., 2015, L'agriculture en ville, *Magazine du Labex Structurations des Mondes Sociaux*, [En ligne] URL : <http://sms.hypotheses.org/4539>.

Bourdeau-Lepage, L., Vidal, R., 2012, Nature urbaine en débat : à quelle demande sociale répond la nature en ville ?, *Déméter* 2013, Dossier « Nature et agriculture dans la ville. Les nouveaux désirs des citoyens s'imposent », p. 195-210.

Bourdieu, P., 2004, *Esquisse pour une auto-analyse. Raison d'agir*, Paris

Costa-Lascoux, J., 2016, La culture des sentiments à l'épreuve des traditions, in G. Ferréol (Dir.) *Sentiments et Emotions*, Proximités-sociologie, EME, Intercommunication Bruxelles

Chalas, Y., 2005, La ville-nature contemporaine. La demande habitante à l'Isle-d'abeau, *Les annales de la recherche urbaine*, n°98, 8 p.

Crozier, M., Friedberg H., 1977, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*. Seuil, Paris.

De Gunzbourg B., 2015, Histoire et devenir des jardins dans les établissements hospitaliers, *Revue Pour*, 4 (224), pp. 225-233

Donadieu, P., 1998, *Les campagnes urbaines*, Actes sud, 224 p.

Donadieu, P., Fleury A., 2003, La construction contemporaine de la ville-campagne, *Revue de géographie alpine*, 2003, n° 91, 4, p. 19-28.

Duchemin, E., Wegmuller, F. et al. 2008, *Urban agriculture: multi-dimensional tools for social development in poor neighbourhoods*. FACTS Reports. vol. 1, p. 1-8. [En ligne] URL : <http://factsreports.revues.org/index113.html>

Duchemin, E., Enciso, B., 2012. Productivité maraîchère de l'agriculture urbaine : état et perspectives, conférence, Collectif de recherche en aménagement paysager et agriculture urbaine durable – Institut des sciences de l'environnement, UQAM, [En ligne] URL: <http://vertigo.hypotheses.org/1280>, 15 p. [+audio]

Duvernoy, I. et al., 2005, Une agriculture multifonctionnelle dans le projet urbain : quelle reconnaissance, quelle gouvernance ?, *Les Cahiers de la Multifonctionnalité*, n° 8, pp. 87-104

Ernwein M., Salomon Cavin J., 2014. Au-delà de l'agrarisation de la ville: l'agriculture peut-elle être un outil d'aménagement urbain? Discussion à partir de l'exemple genevois, *Géocarrefour*, vol. 89, n°1-2-3, pp. 31-40.

FAO., 2009, L'agriculture mondiale à l'horizon 2050, Comment nourrir le monde en 2050, Forum d'experts de haut niveau, 4 p.

Fontorbes, J.P., 2013, La mise en scène des identités. Constructions scientifiques au croisement de mon cinéma et d'une sociologie, UT2 ESAV, Tome1 92 p, tome 2 100 p, tome 3 217 p, 3 films recherche.

Granié, A.-M., 2005, Figures de constructions identitaires. Regards croisés. Le film, le réalisateur et la sociologue, Habilitation à diriger des recherches, ESAV-université de Toulouse le Mirail.

Jaillet, M.-C., 2015, Intervention introductive des journées d'études « Agriculture urbaine » (org. et coord. Bories O. ENFA-DR, Dumat C. et L. Sochacki INP, UPS-CERTOP). L'agriculture urbaine : nouvelles pratiques et nouveaux projets urbains, 2-3 décembre 2014, ENFA (Lycée Agricole d'Auzeville)

Janin, R., 2017, La ville agricole. *Openfield*, 70 p.

Jarrige, F., Thinon, P., et al., 2009, L'agriculture s'invite dans le projet urbain. Le schéma de cohérence territoriale de Montpellier Agglomération. *Innovations Agronomiques*, n°5, pp. 41-51.

Lallier, C., 2009, Pour une anthropologie filmée des interactions sociales, Paris, Archives contemporaines

Le Breton, D., 2004, Les passions ordinaires, Paris, Petite bibliothèque Payot

Lévy, J., 2013, De l'espace au cinéma », in *Annales de la géographie* n°694

Lévy, J., 2013, Réinventer la France, Paris, Fayard.

Lévy, J. et Lussault M., 2014, Périphérisation de l'urbain., *EspacesTemps.net*, [En ligne] URL : <https://www.espacestemp.net/articles/peripherisation-de-lurbain/>

Mendras, H., 1967, La fin des paysans, innovations et changement dans l'agriculture française, Paris : Armand Colin, 306 p.

Monnin, C., Monnin, E., 2016, La communication comportementale, reflet des émotions, in G. Ferréol (Dir.) *Sentiments et Emotions*, Proximités-sociologie, EME, Intercommunication Bruxelles

Morin, E., 2005, Introduction à la pensée complexe, Paris, Seuil, 1^{ère} édition 1990 (ESF)

Mougeot, Luc J. A.. 2006, Cultiver de meilleures Villes : agriculture urbaine et développement durable. Ottawa: Centre de recherches pour le développement international, 115 p.

Perec, G., 1974, Espèces d'espaces, Galilée, Paris.

Piette, A., 1996, Ethnographie de l'action, Métailié, Paris.

Poulot, M., 2014, Agriculture et ville : des relations spatiales et fonctionnelles en réaménagement, *Revue Pour*, 4 (224), pp. 51-67

Poulot, M., 2014. L'invention de l'agri-urbain en Île-de-France. Quand la ville se repense aussi autour de l'agriculture, *Géocarrefour* 89/1-2, pp. 11-21

S. Becker, H., 2016, La bonne focale, de l'utilité des cas particuliers en sciences sociales, La découverte, Paris.

Terrin, JJ., 2013, Jardins, jardiniers, jardiner, jardins en ville, villes en jardin (Dir. JJ. Terrin), Parenthèses, pp. 10-25

Theys, T., 2015, Plaidoyer pour des terres hospitalières. Le jardin, lisière vivante entre la ville et l'hôpital, *Revue Pour*, 4 (224), pp. 233-241

Torre, A., 2012, Nature et agriculture pour la ville. Les nouveaux désirs des citadins s'imposent, Dossier, *Déméter* 2013, 428 p.

Torre, A., Bourdeau-Lepage L., 2013. « Quand l'agriculture s'installe en ville... Désir de nature ou contraintes économiques ? », *Métropolitiques*, [En ligne] URL : <http://www.metropolitiques.eu/Quand-l-agriculture-s-installe-en.html>

Vanier, M., 2000. Qu'est-ce que le tiers espace ? Territorialités complexes et construction politique, *Revue de Géographie Alpine* n° 88-1, pp. 105-113

Vidal, R., Fleury A., 2009, La place de l'agriculture dans la métropole verte : nostalgies, utopies et réalités dans l'aménagement des territoires aux franges urbaines, *Revue électronique Projets de Paysage*

Younes, C., 2005, Jardin à soi, ouvert à tous, *Urbanisme* n°343, p. 57